Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1909-1910)

Artikel: Quatre peintres
Autor: Bovy, Adrien
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750883

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sie ist gesetzlich geregelt. Dagegen überwiegt in den Exportländern noch immer Verlag und Heimarbeit."

Wie gesagt, die vorliegende Untersuchung ist in wissenschaftlicher Beziehung durchaus befriedigend: sie ist gut gruppiert, objektiv, sachlich, fleißig, gründlich und bietet viel Belehrung. Wir sehen dem Erscheinen weiterer „Basler volkswirtschaftlicher Arbeiten" mit großem Interesse entgegen.

BERN Dr. F. LIFSCHITZ, Privatdozent

□□□

QUATRE PEINTRES

Si les Genevois ne savent pas encore voir, il s'habituent du moins à regarder. Le nombre des expositions augmente chaque année et déjà celles qui plaisent le moins sont celles où l'on vient le plus. C'est l'indice de quelque inquiétude et d'un peu d'intérêt.

Une Exposition de Portraits, trop disparate, assez médiocre, n'aura pas été inutile si le publique a gardé le souvenir des envois de Hodler, d'Otto Vautier et du *Portrait en pied* d'Armand Cacheux; à l'Athénée. Aloys Hugonnet a montré ses dernières toiles, séduisantes, grassement peintes; j'en passe d'autres pour arriver à l'exposition qu'ont ouverte, au Musée Rath, quatre jeunes peintres, *Alexandre Mairet, William Muller, Albert Schmidt, Alexandre Blanchet.* Ils n'ont d'autre raison d'être ensemble que leur âge, leur amitié, et aussi leur sincérité, cette ferme volonté de ne faire aucune concession au public, non plus que de prendre plaisir à l'étonner. Cela dit, ils n'apartiennent pas à la même famille d'esprit, et s'ils ont eu les mêmes professeurs, ils n'ont pas tous eu les mêmes maîtres.

On a repoché à quelques-uns d'entre eux d'avoir profondément subi l'influence de Hodler. Le repoche est aisé, est-il bien justifié? Comment n'auraient-ils pas été impressionés par un artiste aussi puissant? Comment leur façon de voir ne serait-elle pas un peu déterminée par la sienne? Voudrait-on qu'ils seraient pleinement originaux dès le debut? Ou nie-t-on qu'ils le soient déjà, malgré cette influence, et qu'on les distingue entre eux à ne s'y pas tromper? — Non, le fait est de tous les temps; et c'est un excès du nôtre de vouloir sacrifier à l'originalité qui se développe lentement l'audace factice, la recherche d'une de ces vaines formules qui, bien loin d'aider au développement d'un individu, l'apauvrissent et le forcent à ressembler toujours à l'image qu'il a voulu donner à lui-même.

Ce qu'il faut demander c'est que chacun fasse peu à peu, et à l'usage, la critrique de l'influence qu'il subit. Ils s'épureront ainsi, écartant tout ce qui ne serait effet que de l'habitude. S'ils repoduisent quelquefois encore certains traits d'immagination, ou certaines manières de simplification propre à Hodler, ils ne tarderont pas à s'apercevoir que, partout ailleurs que chez le maître, ces façons de faire deviendront bientôt insupportables et choqueront comme les indices d'un goût passager.

Hodler est un grand chercheur d'unité. Il peut être par là le meilleur maître. Mais ici encore se cache un danger pour ceux qui n'atteindraient à la „répétition" qu'au prix de la monotonie. Hodler dit: „Un arbre porte toujours des fleurs et des fruits de même forme". Il oublie d'ajouter qu'il

fait lui-même concourir la variété à l'affirmation de la ressemblance, qu'il répète en rappelant et ne se répète jamais, qu'il ne crée pas l'unité aux depens de la vie.

Enfin, si Hodler gêne encore quelquefois le libre essort de nos peintres, il leur a enseigné que l'œuvre d'art doit se présenter avec un caractère de certitude, d'affirmation et, pour ainsi dire, de nécessité.

Alexandre Mairet est celui des quatre qui s'est le moins laissé définir; qui laisse aux visiteurs pressés l'image la moins précise, mais je ne dis pas aux autres. Il nous a montré des œuvres de dates très distantes et laissé voir, en raccourci, tous ses debuts. Il a commencé par des paysages qui sont d'un élève de M. Pignolat et où l'on reconnaît l'enseignement et même les préférences de cet excellent artiste. Depuis, Mairet a fait bien d'autres experiences, toutes utiles à son développement si elles ne sont pas également heureuses dans leur résultat. Nature sensible et délicate, il aspire par des recherches, si j'ose dire, plus objectives, à un art qui ne soit pas purement intime. La course n'est pas finie; et si, sous des ciels divers nous le voyons cueillir des rameaux différents, nous reconnaissons le pèlerin.

Albert Schmid est aussi réservé; il est en outre plus timide; c'est qu'il l'est devant lui-même. Et il cache cette timidité même sous un grand désir d'ordre, de propreté, de correction. Il ne peut pourtant nous laisser ignorer que sa pensée n'est pas toujours aussi claire que ses œuvres le paraissant. Bien loin de le trouver mauvais, on souhaiterait plutôt qu'il oublie parfois de s'observer et de s'obëir. Chose curieuse, si retenu dans les œuvres qui demanderaient un ton plus intime, il est plus à l'aise dans celles où le ton se hausse, où toute confidence disparaît. A cet égard rien de plus significatif que la façon dont cet artiste a traité ce sujet; *Matérnité;* n'y cherchons pas de sentiment; c'est une maternité sans amour maternel; mais c'est un panneau décoratif et nous voyons de plus le talent de M.Schmidt sollicité par la décoration murale. J'en veux à la figure de sa *Matérnité* de se montrer; la *Femme couchée,* tout simplement, se laisse voir, ce qui est mieux. Elle en acquiert une beauté calme, de la grandeur; elle ne manque que d'un peu de fermeté, de consistance. J'ajoute que, si peu soucieux que soit M. Schmidt d'avoir du goût, ses brutalités ne sont pas bien méchantes, et que sa nature fine, délicate, reprend toujours le dessus.

Les œuvres de *William Muller* marquent une marche lente, passiante, volontaire, un progrès régulier et certain. Peintre de la montagne, il la montre volontiers désolée, cherche les éboulis, les mélèzes maigres entre les rochers, les torrents; comme Schmidt, comme Mairet quelquefois, il rend la montagne en ruine que nous a décrite Bonstetten. Dans la plaine, il peint les arbres et par son souci de nous en montrer, dans tel terrain, l'essence, la forme de l'espèce en même temps que la forme accidentelle, on peut dire qu'il en fait le portrait. Peintre de figures, il cherche à justifier l'attitude sans l'expliquer par une action définie; et il la célèbre pour ainsi dire, et la magnifie sur le mode lyrique. Il y a là tout un problème d'esthétique que je ne puis discuter. Je m'en tiens à ce que M. Muller a voulu faire; entre ce qu'il a voulu et ce qu'il a fait, le scrupule, souvent, l'a gêné, le besoin de contrôler, en cours de route, de vérifier; la grandeur et la simplicité de l'ensemble en souffrent; le „métier" n'est pas toujours à l'échelle; à cet egard, le *Torrent,* sa dernière œuvre, est plus libre déjà que son *Epanouissement.* Muller est un de ces artistes dont on peut dire: „la nature le gêne

encore." Ai-je besoin d'ajouter qu'on ne le dit que des vrais et qu'ailleurs cette parole serait un sacrilège?

Que *M. Blanchet* est différent! Les points de comparaison manquent. Ces deux peintres font société; ils ne s'opposent ni ne se complètent. La seule transition que je puisse faire est dans ce contraste: jusqu'à prèsent la couleur nous a été montrée comme la qualité, comme le vêtement de la forme: ici la couleur est la révélatrice même de la forme. Pas plus que ses trois collègues, et c'est un signe dont on ne saurait trop se réjouir, Blanchet ne s'est fait de spécialité. Nature-morte, paysage, figure, à travers tous les genres sa personnalité se confirme. Il est en outre un portraitiste et, parmis les peintres du Salon d'automne et des Indépendents, l'un des seuls, qui nous ait donné un véritable portrait. Ceci nous renseigne sur la nature de ce talent, sur les ressources de ce „peintre". Ne pouvant ici que caractériser chacun par un trait, je me contente de signaler l'originalité de Blanchet parmis ceux qui peuvent lui être comparés, dans la famille de Cézanne et de Gauguin, et je la vois dans son „humanité".

Ces quatre peintres ne sont pas également avancés dans leur développement; et sans doute ne leur est-il pas réservé des fortunes égales. Mais ils sont de ceux qui inspirent confiance, qui cherchent et qui le font en eux-mêmes. Je les signale à mes lecteurs de la Suisse allemande, en attendant que leurs œuvres viennent elles-mêmes solliciter leur attention.

GENÈVE ADRIEN BOVY

□□□

ALFRED HUGGENBERGERS BAUERNNOVELLEN

In schöner Aufmachung ist im Verlage von Huber & Co. in Frauenfeld soeben ein Band „Erzählungen aus dem Bauernleben" von Alfred Huggenberger erschienen, auf den ich die Leser dieser Zeitschrift nachdrücklich aufmerksam machen möchte.

Nachdem Alfred Huggenberger mit seinem Gedichtband „Hinterm Pflug", der jetzt schon in vierter Auflage sich präsentiert, nicht nur Anerkennung in der Schweiz gefunden, sondern auch von der gesamten deutschen und österreichischen Presse mit freundlichem, ja herzlichem Zuruf angemuntert worden war, legt er uns heute das 256 Seiten umfassende Buch *„Von den kleinen Leuten"* vor.

Mit wachsender Anteilnahme und immer wärmer schlagendem Herzen habe ich die sechs Bauerngeschichten in einem Zuge durchgelesen, an die ich — ich gestehe es offen — nicht ohne ein gewisses Misstrauen heranging. Schon nach der ersten Geschichte, die allerdings auch die beste ist, waren meine Bedenken, die durch frühere Prosapublikationen Huggenbergers rege geworden, besiegt, und mein Erstaunen und Interesse ließ mich bis zur letzten Seite nicht mehr los.

Huggenberger ist ein wirklicher Dichter, denn nur ein Dichter weiß einen Ton so klar anzuschlagen und durchzuhalten, verteilt so organisch die Wirkungen, mäßigt so die Farbe, modelliert so aus der Situation heraus und setzt so knapp und kräftig ein. Nur ein Dichter kann die Geschichte des Holz-Schumachers schreiben, der — als ein Märtyrer der Phantasie —